

L'ABEILLE DE NEW-YORK
NEW PLEANS BEE PUBLISHING CO.
LIMITED

323 rue de Chartres, entre
South et Bevington.

Approved at the Post Office of New Orleans as
Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE
DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.,
ON SE SOLDE AU PRIX REDUIT DE
50 CENTS LA LIGNE, VOIR TOME ANTERIEUR
DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 8 septembre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 118 rue Canal, N. O., Lne.	
Fahrenheit Centigrade	
7 h. du matin... 52	25
4idi... 86	27
3 P. M. 88	28
6 P. M. 88	28

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.
L'Élection de Jules Sandeau à l'Académie Française. Lettres inédites.
Mon premier uniforme.
Le Beau Duc.
Le Journal d'un Comédien—Frédéric Febvre.
Un invité.
L'Omnibus.
Cuisine.
Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite).
Mondanités, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

Les plaintes des contribuables anglais et l'INCOME-TAX.

Les radicaux-socialistes et ceux qui servent leurs desseins, dit le *Journal des Débats*, de nous donner comme un exemple décisif à suivre, l'Income-tax anglais. A les entendre, les contribuables anglais supporteraient allégrement et sans se plaindre, toutes les enquêtes inquisitoriales qu'on leur fait subir pour déterminer le montant de leurs revenus imposables. Ce serait une expérience concluante pour nos réformateurs partisans de l'impôt progressif et de l'inquisition organisée. Il n'en est rien. Les contribuables anglais ne sont pas fait autrement que les contribuables français. Peut-être même sont-ils plus énergiques dans la défense de leurs intérêts. Ils ne cessent de protester contre le sans-gêne des agents de l'Etat et contre les mesures trop souvent arbitraires dont ils sont victimes. La Chambre de commerce de Londres a fait faire, par son Comité de législation fiscale, une enquête sur l'application des lois relatives à l'Income-tax. Ce mouvement de défense est général. M. Paul Leroy Beaulieu a exposé, dans l'*Economiste français* du 1er avril 1911, les réclamations

élevées sur ce point par les Chambres de commerce britanniques et qu'a provoquées par son enquête la Chambre de commerce de Londres. C'est accomplir une œuvre utile, au moment où, chez nous, la commission sénatoriale étudie le projet d'impôt sur le revenu, que de montrer que nos voisins sont loin d'être satisfaits d'un système qu'on voudrait nous imposer en l'aggravant et qui serait d'autant plus redoutable en France que les passions politiques y jouent un rôle plus grand qu'en Angleterre.

La commission de législation de la Chambre de commerce de Londres a été adressée à cinquante et une Chambres de commerce de la Grande-Bretagne, parmi lesquelles, après celle de Londres, se trouvent celles d'Edimbourg, de Manchester, de Bristol, de Sheffield, de Liverpool, de Glasgow, de Dublin, de Cardiff, etc. Des réponses reçues, il résulte que les contrôleurs adoptent en général une attitude intransigeante, et qu'ils emploient, vis-à-vis des contribuables, des méthodes d'intimidation pour les obliger à se soumettre à leurs demandes illégales. La question de l'amortissement, dans la fixation des bénéfices nets des industriels et des commerçants, est une question fort importante. Aujourd'hui surmonté, où les conditions de l'industrie exigent des amortissements rapides, il importe de doter ce compte de répartition des divers capitaux, de façon à ne pas se trouver pris au dépourvu par une invention nouvelle, par une modification de fabrication, par les changements de goût du public. Or, les contrôleurs anglais n'admettent pas facilement les déductions qui devraient être opérées, de ce chef, sur les revenus pour déterminer le véritable revenu net. D'où un assez grand nombre de litiges sur ce point. Il serait donc nécessaire—et c'est un vœu exprimé par la majorité des chambres de commerce—qu'une échelle de déductions pour amortissement suivant les différents commerces et industries soit établie.

Condamnation de Beattie.

Ce n'est pas la banqueroute de la justice qu'il nous faut proclamer cette fois ; l'argent et une haute position sociale ont été impuissants à soustraire un criminel à son juste châtiement ; Henry Clay Beattie a été trouvé coupable hier soir de l'assassinat de sa femme, et sera mis à mort si son pourvoi en cassation est repoussé.

Ce procès a eu de retentissement ; il ne pouvait en être autrement, car le crime de Beattie est un des plus odieux qui soient.

Avant de tuer la malheureuse jeune femme à laquelle il avait donné son nom, Beattie a eu toutes les cruautés, a commis toutes les infamies. Il a trahi ses serments, a brisé le cœur de son épouse légitime, lui a fait subir la plus odieuse des humiliations en la délaissant pour une gourgasdine.

La justice s'aura jamais trop de sévérité pour ces êtres dont la dépravation ne s'arrête devant aucun obstacle.

Beattie a écarté ses instincts humains ; le libertin s'est fait assassin ; la Société, en justice, lui demande une juste réparation.

Les Misères des Inventeurs.

Il y a des inventeurs heureux, il y a des inventeurs malheureux ; illustre Edison, en ce moment en Suisse, où il est le point de mire des "interviewers", appartient à la première catégorie. Mais combien sont tributaires de la seconde !

Si nous voulions raconter les tribulations de certains inventeurs, dont le génie fut reconnu plus tard, hélas ! il nous faudrait plusieurs pages de ce journal ; en attendant que nous consacrons à ces victimes du scepticisme humain un ouvrage digne d'elles, citons quelques faits qui illustreront singulièrement notre thème, écrit un chroniqueur parisien.

Lorsque Galvani eut réalisé ses premières et mémorables expériences dont les grenouilles écorchées fournirent l'élément, les savants de son époque en rirent beaucoup et baptisèrent le grand physicien "le maître à faire danser les grenouilles". Nul d'entre eux ne vit ou ne devina que Galvani venait, ainsi qu'il le disait lui-même, de découvrir "une nouvelle force de la nature".

Récemment nous citions dans un de nos comptes rendus de l'Académie des sciences, une lettre d'un correspondant bénévole de ce corps savant, dans laquelle on lisait, non sans stupéfaction, que les petits-enfants du chimiste français Philippe Lebon, qui inventa l'éclairage au gaz, mouraient de faim. C'est ce qui fait arriver à Lebon lui-même. Lorsqu'il parla de ses expériences à certaines notabilités scientifiques parisiennes de l'époque, toutes lui tournèrent le dos ; fort heureusement, l'Angleterre lui fut plus accueillante.

L'exemple de de Bomas est aussi à retenir.

Jaques de Bomas était un physicien de génie. On sait que, magistrat à Nîmes, vers 1740, les questions scientifiques l'attiraient tout spécialement. Un jour qu'il avait vu tomber la foudre non loin de lui, il assimila aussitôt ce phénomène naturel à l'électricité et inventa un appareil appelé brontomètre, pour en conjurer les effets. C'est également lui qui, le premier, eut l'idée de lancer dans les airs un cerf-volant, retenu à terre par un fil, dans le but de sentir le fluide électrique des nuages orageux. En somme, Bomas, bien avant Franklin, découvrit le paratonnerre, et il publia sur ses découvertes une brochure qui ne rencontra que le scepticisme ou l'indifférence !

Lorsqu'il fut question de relier l'Europe à l'Amérique par un câble sous-marin, on demanda un célèbre Babinet, membre de l'Académie des sciences, physicien et astronome, son avis sur cet important projet. Voici ce qu'il répondit dans la "Revue des Deux Mondes" : "Je ne puis prendre ces plans au sérieux, car la théorie des courants électriques démontre de façon irréfutable l'impossibilité de les transmettre ainsi."

Il est fort heureux que, malgré l'autorité dont jouissait Babinet vers 1855, on n'ait pas tenu compte de ses affirmations.

Cela rappelle l'opinion de Thiers sur les chemins de fer, qui déclarait impossible à construire, "à cause de la quantité de fer qu'il faudrait employer pour les rails".

Le célèbre homme d'Etat ajoutait : "D'ailleurs, les chemins de fer ne faciliteront "on peu" les

Maison natale de Dickens

Dans toute l'Angleterre, on ne parle en ce moment que de Charles Dickens et des fêtes qui seront données à l'occasion du prochain centenaire de sa naissance.

C'est que Dickens a ce rare privilège d'être à la fois, par la foule et par les esprits délicats. Ses personnages ont acquis une popularité dont le déclin n'est pas près de venir. Traduites dans toutes les langues, ses œuvres figurent sur les rayons de toute bibliothèque qui se respecte. En France, son nom est aussi connu que celui de Walter Scott. Aussi, rien de plus naturel que le bruit fait autour de son nom trouve partout un écho sympathique.

Naguère, les admirateurs du grand romancier ont eu la pieuse idée de transformer en musée sa maison natale. Cette maison de Portsmouth, où l'auteur de "M. Pickwick" vint au monde, est une bien modeste habitation, créée par le chalet, avec un minuscule jardin devant et derrière.

Son père occupait un petit emploi dans les bureaux de la marine. Nombreux était la famille. Dickens nous a conté avec émotion les premières années de son enfance dans ce milieu familial, où la gêne se faisait parfois durement sentir. Plus tard, lorsque la gloire vint le presser de son père, Charles Dickens acheta près de Londres cette fameuse habitation de Gadshill-Place, rêve de sa jeunesse laborieuse, où il devait rendre le dernier soupir, et que les Anglais saluent respectueusement lorsqu'ils passent devant elle.

Or, toutes ces sciences ont été depuis transformées et renouvelées ; mais les Bénézech ne sont pas rares dans les milieux scientifiques, et c'est eux, c'est leur hostilité, c'est leur ignorance, c'est leur manque d'esprit philosophique que renouent trop souvent, pour leur malheur, certains inventeurs de génie. Nous croyons l'avoir démontré.

Les amis des Eléphants.

Il existe à Paris une Société des amis des éléphants, qui s'est assigné la tâche de conserver la race de ces pachydermes.

Car il paraît que l'éléphant s'en va... Il disparaît au point qu'il n'existerait bientôt plus que comme un souvenir, un souvenir cher aux nonnes, aux babies et aux petits trapepiers qui, le dimanche, s'en vont au Jardin des Plantes donner du sucre à monsieur Toby.

Dans un récent appel, les amis des éléphants font remarquer qu'on tue trop au mal un enviro 50,000 de ces animaux. Si les bêtes de l'Afrique font un tel carnage d'éléphants, c'est pour s'emparer de leurs défenses d'ivoire. Or, le commerce de l'ivoire ayant pris, en ces vingt dernières années, une grande extension, il faut occire beaucoup d'éléphants pour avoir beaucoup d'ivoire. C'est clair et net.

Les lions de tuer les éléphants, disent-ils, dressons-les comme des animaux domestiques. C'est

Mort d'un vieil horloger.

Un vieil horloger du quartier du Mail vient de mourir en laissant un testament dans lequel il prescrit à ses héritiers de faire graver sur sa tombe l'épigramme suivante, qu'il lui-même composée :

"C'est, dans une position horizontale, un T. (es nom et prénom), en son vivant horloger. L'honneur fut le ressort de sa vie et le travail le régulateur de son temps. Ses "mouvements" étaient bons, la crainte de Dieu et l'amour du prochain furent toujours le "clé" de sa conduite. Il vécut heureux jusqu'au moment où le grand "horloger" de l'univers jugea à propos de briser la "chaîne" de ses jours, ce qui lui arriva à l'âge de..."

Les héritiers arrivèrent : "quatre-vingt-sept ans."

Heliodorus menace les Juifs.

Tsaritzyn, Russie, 8 septembre—Heliodorus, connu dans toute la Russie sous le nom de "moine de Tsaritzyn" a publiquement déclaré aujourd'hui que les attaques contre les Israélites seraient renouvelées après le 15 septembre prochain, congrès des Centaines Noires.

Cette déclaration, par un prêtre dont le fanatisme est connu, a causé une immense sensation dans toute la région du Volga, et un commencement de panique dans les villes où les Juifs sont nombreux. Dans les bazars et les marchés on parle maintenant couramment du prochain massacre des Juifs.

En dépit de son jeune âge, il n'a que 31 ans. Heliodorus est l'ecclésiastique le mieux connu en Russie, aujourd'hui. Sa devise est : "Nous devons prier Dieu bruyamment".

En raison de l'agitation qu'il avait réussi à créer dans certaines provinces du centre, le Saint Synode avait, il y a deux ans, dû prendre des mesures contre ce prêtre et ordonné son internement au monastère de Tsaritzyn. Heliodorus avait au premier abord résisté à cet ordre, puis sous la menace d'une destitution avait finalement cédé.

Autre histoire de tableaux.

Vers 1850, un banquier très connu de Paris reçoit un matin la visite d'un notable marchand de tableaux qui s'excuse de son importance et de son indiscretion, puis ajoute :

—Permettez-moi, monsieur, de regarder le Raphaël dont je vous suis possesseur ? Cette demande vous semblera peut-être singulière, mais j'ai une raison sérieuse de vous l'adresser.

Le financier, content, emmène son visiteur dans sa galerie, et de ses propres mains tire le rideau qui recouvrait le précieux tableau.

—Surprise ! Sur le chevalet ne reposait plus qu'un cadre vide... —Je m'en doutais ! dit le marchand.

Il se tourna vers le banquier qui était près de défaillir.

—Remettez-vous, monsieur. Oui, votre Raphaël a été volé, cela n'est que trop évident ; mais il n'est pas perdu : vous le reverrez. On est venu me le proposer tout à l'heure. Je me suis rappelé qu'il aurait dû être chez vous, et je n'ai pu croire que vous eussiez voulu le vendre clandestinement.

Que fit le banquier ? Il remercia beaucoup l'intelligent marchand, et accompagné par lui, s'en alla transiger avec son voleur — que beaucoup de menaces eussent fait filer en Belgique et qui pour un peu d'or fut heureux de restituer le Raphaël.

.... A méditer par quelques personnages qui jouent en ce mo-

Mariage ajourné.

New York, 8 septembre—Des amis du Col. John Jacob Astor ont déclaré aujourd'hui que son mariage avec Mlle Madeline T. Force, n'était retardé que de quelques jours.

La hausse du sucre.

New York, 8 septembre—Le sucre raffiné a subi une nouvelle hausse de 10 points, ce qui porte le prix du "granulé" à 660 cents la livre, prix le plus élevé atteint par ce produit depuis nombre d'années.

Cette hausse est due à la mauvaise récolte de betteraves en Europe, qui a été presque totalement détruite par la sécheresse prolongée.

La première aviatrice allemande.

Berlin, 8 septembre—Mlle Nellie Beebe, artiste sculpteur, a passé aujourd'hui un concours pour obtenir son brevet de pilote et a la distinction d'être la première aviatrice allemande.

AMUSEMENTS

CRESCENT.

Il y aura foule aujourd'hui au Crescent pour applaudir les deux dernières représentations de "McFadden's Flat" et demain soir les habitudes de ce populaire théâtre se presseront dans la salle pour entendre le beau drame "Beverly" qui sera joué par une troupe d'élite.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris :
\$15.00 — Un an ; \$6.00 — 6 mois ; \$3.00 — 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :
\$18.00 — Un an ; \$7.00 — 6 mois ; \$3.50 — 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris :
\$6.00 — Un an ; \$3.00 — 6 mois ; \$1.50 — 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
\$8.00 — Un an ; \$4.00 — 6 mois ; \$2.00 — 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition hebdomadaire, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

VENGEANCE AVEUGLE

GRAND ROMAN INEDIT
Par JEAN D'ALERIA
TROISIEME PARTIE

AU BAGNE

—Allons... cest... Filons en par un et pas de bruit... Je ferme la porte.
—Bientôt, suivie de leur chef, les ministres bandits se perdirent dans l'ombre épaisse de la nuit.
—Pauvre Juliette qui avait cru en la parole et au repentir de sa belle-mère ! Il est vrai que le jour même, elle avait assésé aux soi-disant adieux que le mépris avait faits à son père.

Le cœur serré, l'esprit bourré de sinistres pressentiments, le mari d'Irène allait regagner sa couchette pour essayer de prendre un peu de repos, quand il lui sembla entendre un bruit de pas précipités.

Bientôt il acquit la certitude que ces pas se rapprochaient de lui.

Afin de savoir qui pouvait se livrer à cette course folle, à une heure aussi insolite, il se dirigea vers la porte, lorsque brusquement, elle livra passage à un homme couvert de sueur et de poussière qui, hors d'haleine, à bout de forces, roula au milieu de la pièce.

En reconnaissant dans l'individu qui gisait à ses pieds, le protégé de la Vierge des Palmiers, ce forçat libéré qu'il avait tiré des griffes de ses compagnons de chaîne, Guy eut l'instinct d'un malheur et s'empressa auprès de lui.

Quand il le vit dans la posi-

bilité de parler, il l'interrogea avec anxiété :

—Qu'arrive-t-il pour que vous accouriez ainsi à pareille heure ?
—Oh ! c'est épouvantable, monsieur, il n'y a pas une minute à perdre, si vous voulez sauver le commandant et Mlle Staat... le Tareaux et sa bande sont en route pour les tuer...
En phrases hachées, il raconta comment biotti derrière la case des forçats, il avait pu saisir toute leur conversation, apprendre leur projet criminel, ainsi que le rôle joué par Manuela et son amant.

—Malheureusement, ces bandits vont avoir de l'avance sur nous, j'ai dû attendre leur départ avant de pouvoir vous prévenir... Pourra qu'on n'arrive pas trop tard.

Terrifié, mais prompt à agir, Guy se précipita vers la chambre de Desfor.

Il trouva celui-ci debout.

Le jeune marouin, réveillé par la braque arrivée de libéré, avait flairé quelque catastrophe et, rapidement, s'était habillé.

—Quelques mots, M. de Belmont le mit au courant.

—Nous partons ? Et Etienne simplement.

—Non, ne venez pas avec moi... Oubrez prévenir le lieutenant Desprelong de ce qui se passe, qu'il réunisse quelques hommes, et que, sans perdre un instant, il se rende à la plantation... Allez, faites vite... Je garde votre fusil et l'em-

mène ce brave et courageux garçon.

—Encore une fois, de grâce, monsieur, haleta Guy... Je viens vous sauver, et si nous ne pouvons pas, sans perdre une seconde, nous armer et barricader l'entrée... nous sommes tous morts...
Dans quelques minutes des forçats à la solde de votre lieutenant, ce misérable Juarez, arriveront ici... et alors... il sera trop tard.

Malgré l'accent désespéré de son interlocuteur, le commandant hésitait encore, quand un bruit de pas lui fit dresser l'oreille.

Les deux hommes qui étaient en bas l'avaient perçu en même temps que lui...
—Nous sommes perdus ! gémit de Belmont.

Mais le commandant se rendant enfin compte de la situation, s'écria :

—Je veux bien croire en votre parole... Montez vite par la fenêtre, vous n'avez pas le temps de gagner l'entrée.

Et lui tendant la main, il l'aidera à sauter à l'intérieur.

Pendant qu'il refermait vivement la fenêtre, les deux nouveaux arrivants possédaient une lourde table devant la porte.

Horsesement, des armes étaient accrochées au mur.

Le libéré prit sa fusil de chasse tout chargé.

Ces préparatifs avaient duré l'espace d'un éclair.

Le duc, avait repris complètement

possession de lui-même :

—Allez, monsieur, dit-il, précéder mademoiselle votre fille, afin qu'elle ne soit pas effrayée par la fusillade... Il faut qu'elle se tienne dans la pièce contiguë à celle-ci, et que pour rien au monde elle n'en bouge.

—Je vais chercher ces dames et je reviens de suite, fit le commandant.

—Pour Mme Staat... c'est inutile... répliqua froidement Guy... elle n'est pas chez elle...
—Comment... pas chez elle ?
—Comment vous dire ?...
—Si nous sortons vivants d'ici, vous en sarez l'explication... mais il s'agit de la vie de votre fille ; et, si vous perdez un temps aussi précieux à discuter, vous serez cause de sa mort...
Comme pour donner raison à ces paroles, des coups redoublés ébranlaient l'entrée.

—Oubliez les forçats qui attaquent la porte du vestibule précédant le bureau.

Cette fois il n'y avait plus à hésiter, M. Staat se précipita vers la chambre de sa fille, et commença son âme stoïque, il lui expliqua brièvement ce qui se passait et lui transmit les recommandations de Guy. Il courut ensuite à la chambre de sa femme.

Elle était vide !
—Un cri de rage s'échappa de sa gorge... Le pauvre homme dut s'appuyer au mur pour ne pas

tomber.

Il resta quelques instants comme hébété, tellement le choc avait été violent et ne fut rappelé à la réalité de la situation que par le bruit de la porte de son bureau qui venait de voler en éclats.

Devant l'imminence de danger que courrait sa fille adorée, le commandant fit trêve à sa douleur pour se porter à son secours.

Au moment où il pénétrait dans la pièce le commandant aperçut par l'ouverture béante les faces sinistres des bandits qui cherchaient à escalader la table, tout en tirant sans relâche avec des revolvers que Juarez leur avait remis.

Les assésés ripostèrent ; mais les munitions leur avaient bientôt manqué, M. Staat seul ayant un revolver.

La situation devenait de plus en plus ingrate, le libéré ayant été tué d'une balle au cœur...
Il est vrai que de leur côté les assésés avaient perdu deux de leurs.

Mais que pouvait faire ces hommes désarmés contre les quatre bandits qui avaient leurs revolvers encore à moitié chargés.

Le Tareaux se rendit aussitôt compte de la situation et franchit, suivi des forçats le faible obstacle qui les avait arrêtés jusqu'alors.

—Encore une fois, de grâce, monsieur, haleta Guy... Je viens vous sauver, et si nous ne pouvons pas, sans perdre une seconde, nous armer et barricader l'entrée... nous sommes tous morts...
Dans quelques minutes des forçats à la solde de votre lieutenant, ce misérable Juarez, arriveront ici... et alors... il sera trop tard.

Malgré l'accent désespéré de son interlocuteur, le commandant hésitait encore, quand un bruit de pas lui fit dresser l'oreille.

Les deux hommes qui étaient en bas l'avaient perçu en même temps que lui...
—Nous sommes perdus ! gémit de Belmont.

Mais le commandant se rendant enfin compte de la situation, s'écria :

—Je veux bien croire en votre parole... Montez vite par la fenêtre, vous n'avez pas le temps de gagner l'entrée.

Et lui tendant la main, il l'aidera à sauter à l'intérieur.

Pendant qu'il refermait vivement la fenêtre, les deux nouveaux arrivants possédaient une lourde table devant la porte.

Horsesement, des armes étaient accrochées au mur.

Le libéré prit sa fusil de chasse tout chargé.

Ces préparatifs avaient duré l'espace d'un éclair.

Le duc, avait repris complètement